

ecla l'humidité du sol. A ce double point de vue, l'humus joue dans la végétation, relativement à l'échauffement et à l'humidité du sol, le rôle que les grandes étendues d'eau jouent sur les climats.

L'humus est un frein à la puissance d'absorption des végétaux. Ceux-ci jouissent de la faculté d'absorber plus d'aliments qu'ils n'en peuvent assimiler, si ces aliments leur sont présentés en dissolution. Dans ce cas l'humus s'imprègne par capillarité des liquides nutritifs et ne les cède aux plantes qu'à demande pour ainsi dire. Il réalise ainsi la condition nécessaire à une végétation normale : proportionner la vitesse d'alimentation à celle d'assimilation de la plante.

Qu'allons-nous faire de nos vaches stériles ?

(Extrait du 10^e rapport de la Société d'Industrie laitière de la province de Québec.)

Parmi les sages conseils que notre bienveillant ami, l'hon. J. J. Ross, nous a donnés à différentes reprises, et notamment à Arthabaska, se trouve celui-ci : " Ne mettez pas tous vos œufs dans le même panier ! " c'est-à-dire que, quoiqu'il soit bon de faire du fromage et du beurre, il ne faut pas négliger les autres produits de la terre, surtout la viande et les grains.

Le gérant de la banque Jacques-Cartier, M. Bousquet, lui aussi, tout en s'adressant aux actionnaires de la banque, en 1890, s'engagea dans la même voie. Il démontra que la ville de Montréal, à elle seule, quoiqu'entourée de terres des plus fécondes, payait tous les ans à la province d'Ontario \$2,000,000 de viande de bœuf et aux États-Unis \$500,000 de porc pour l'approvisionnement de ses marchés.

Cette énorme importation de l'étranger doit-elle continuer à se faire indéfiniment ? Ne devons-nous même viser à approvisionner nos grandes villes avec les bestiaux élevés et engraisés sur les terres de la province ? La réponse est bien simple : tant que nous persisterons à élever des animaux, tels que nous en voyons tous les jours en parcourant la campagne, animaux qui sont, pour ainsi dire, peu propres à l'engraissement, nous ne serons jamais en position d'approvisionner la table des gens aisés, de viande répondant à leurs exigences.

Je ne vois aucun obstacle à ce que le cultivateur, qui envoie tous les jours son lait à la buanderie ou à la fromagerie, envoie de temps à autre des bœufs à la boucherie. Vous autres, cultivateurs de la province de Québec, vous n'êtes pas moins intelligents que les Suisses, les Normands et les Solognots ! Votre sol est aussi fécond que le leur ! Le climat de la province, quoiqu'assez rigoureux en hiver, n'est pas mal approprié à l'élevage des bêtes à cornes. Votre fromage rivalise avec le fromage d'Angleterre, même sur le marché de Londres ; aujourd'hui les fermiers du comté de Gloucester, comté qui, depuis longtemps, se glorifie de fabriquer un fromage de première classe, cherchent les moyens de s'instruire dans leur propre besogne, pour se mettre à même de lutter, sur leur propre marché, avec le fromage provenant de la province de Québec !

Ceux de mes auditeurs, qui ont voyagé en Suisse, il y a 40 ou 50 ans, se souviendront sans doute de l'infériorité de la race bovine de ce pays. Il y avait sans doute de bonnes vaches laitières, mais la plupart étaient ossues, anguleuses, petites et très difficiles à engraisser. Allez y aujourd'hui et vous verrez que l'espèce bovine a été l'objet de grandes améliorations, au point de vue tant de la production de la viande que de celle du lait.

Les Suisses se sont créés un type de vache laitière, réunissant à la fois des aptitudes pour la production du lait et celle de la viande. Chez MM. Hugenin, au Maix-Rochar, les vaches

donnent en moyenne 20 livres de lait par jour pendant 330 jours, en moyenne 6,600 lbs par année, et atteignent le poids énorme de 1,500 à 1,700 lbs à l'âge de cinq ans. Est-il besoin de dire qu'en Suisse, comme dans les autres pays où les cultivateurs ont amélioré leur bétail, les éleveurs ont fait d'une sélection rigoureuse la base de l'opération. Ils ont choisi comme reproducteurs les animaux d'élite, dans les familles les plus pures et les plus anciennes. Ils n'ont pas élevé tous les veaux ; parmi eux ils ont fait choix des mieux conformés, de ceux possédant les caractères les plus marquants de leur race. Les meilleurs veaux mâles ont été conservés pour le troupeau, les autres ont été châtrés, et engraisés à l'âge de trois ans. Les femelles ont été examinées scrupuleusement ; celles qui présentaient quelque défaut, ont été promptement envoyées à la boucherie, et celles qui soutenaient l'examen entraient, à l'âge de deux ans ou de deux ans et demi, dans le troupeau de vaches laitières.

Et la France est-elle restée en arrière en ce qui regarde l'amélioration de son bétail, au point de vue de la production conjointe du lait et de la viande ? Du tout : l'industrie laitière n'y est pas négligée, ni l'approvisionnement des marchés de viande non plus.

" La vache normande, dit M. le comte de Turenne, atteint le poids de 1,350 à 2,000 lbs et conserve toujours une aptitude convenable à l'engraissement, qui lui permet de fournir à l'abattage, à la suite d'une abondante lactation, un rendement de viande très rémunérateur. Il n'est pas sans intérêt pour l'éleveur de posséder des vaches qui, après lui avoir fourni une grande quantité de lait, peuvent être mises à la réforme, sans perte sensible. Cette double destination a encore un bien plus grand avantage pour l'élevage, car les veaux mâles, qui ne sont pas conservés comme taureaux, fournissent des bœufs qui se développent promptement et s'engraissent bien. Les bœufs normands, engraisés à l'âge de deux ans et demi ou trois ans, atteignent le poids de 1,800 à 2,500 lbs. Il n'est pas rare de trouver des sujets pesant 2,800 lbs à l'âge de trois ans. Leur viande excellente est tellement appréciée sur le marché de la Villette (Paris), qu'elle obtient couramment une plus-value de 1 à 2 centimes par kilogramme, sur les races spéciales de boucherie, telles que les Durhams, les Limousins, les Nivernais, etc."

Mais, vous allez me dire : " La Normandie est une riche contrée ; ici, les terres ne sont pas propres à produire des pâturages, qui restent toujours verts pendant les chaleurs, comme le sont les pâturages de la-bas ! Nous sommes trop loin de la mer pour cela ! " Eh bien ! messieurs, nous allons voir s'il en est de même dans les autres parties de la France ; prenons par exemple la Sologne, où depuis longtemps les moutons seuls pâturaient à travers des landes plus ou moins incultes. Les Solognots ont changé tout cela. Ils ont maintenant de gros bétail pour la laiterie et la boucherie, et les juges de la dernière exposition ont déclaré que les améliorations en Sologne ont même été surprenantes. Les landes, messieurs, comme vous le savez, ne sont pas composées de terres bien fécondes.

Et que dirai-je des bestiaux de mon pays natal, l'Angleterre ? Là, personne n'élève de vaches laitières qui, après une lactation copieuse, ne soient bonnes qu'à être assommées et jetées dans le fossé ! Regardez les vacheries de ville, à Londres, à Manchester, etc., et dites-moi ce que vous y voyez. De belles grosses vaches Shorthorns (Durham), qui donnent de 20 à 28, et même 32 pintes impériales d'excellent lait par jour, après vêlage ; et la moyenne, 20 à 25 livres par jour, pendant les 365 jours de l'année ; et qui, après cette copieuse lactation, sont envoyées à la boucherie, où, à l'âge de 8 ou 9 ans, elles donnent, poids mort, 8 900 lbs de viande.

Regardez encore les vacheries à beurre de l'ouest de l'Angleterre, dans les comtés de Devon, de Cornouailles, et dans